

VACANCES À ZEMMORA EN 1952

par Simone Garson-Teboul

Photo Simone Garson en 1952

Nous allions souvent à Zemmora, au moins une fois par an pour y passer de bien agréables vacances. C'était un petit village situé à quatre-vingts kilomètres de chez nous, et à vingt kilomètres de Relizane, sur la ligne ferroviaire secondaire à voie étroite qui relie Relizane à Tiaret.

Zemmora était peuplé essentiellement d'indigènes (terme de la colonisation) de quelques familles européennes, et d'une communauté juive importante pour le nombre d'habitants.

Le matin très tôt, à six heures, nous quitions Mascara en autocar. Nous passions la Porte de Mostaganem, et nous nous engageons dans la montagne, l'Atlas Tellien, plus précisément le massif des Béni-Chougrane, par une route en lacets qui nous menait, vingt kilomètres plus loin à El-Bordj, lieu où nous avons établi une année notre camp scout, dirigé par Reinette et Églantier, nos cheftaines. Le car croisait des arabes qui descendaient de leurs *douars* à pieds, se rendant à la ville ou au village le plus proche, les hommes souvent installés sur leurs ânes, les pieds pendant de chaque côté, leurs femmes voilées, tenant leur *mlahfa* d'une main, leurs chaussures de l'autre, marchant pieds nus sur la route, derrière l'âne et son cavalier. Nous ne quitions pas la montagne après El-Bordj, véritable place forte et coupe-gorges. Nous passions à Tliouanet, un autre village, encaissé au fond de gorges profondes. Trente kilomètres plus loin, toujours sur une route en lacets, nous arrivions à Relizane, petite ville très animée, après avoir longé pendant les dix derniers kilomètres la plaine fertile du Chéelif sur une route devenue rectiligne et régulière. Nous nous désaltérions au café des autocars, en attendant une navette qui nous menait à Zemmora. Le car de la compagnie T.R.C.F.A.* assurant la liaison Oran-Tiaret s'arrêtait enfin au centre du village, dans la rue principale, tout près du *hanout* du frère de l'oncle Jacob.

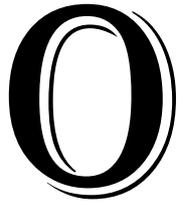


Ce dernier officiait, assis sur une chaise, devant une petite table, écrivant d'interminables lettres, sous la dictée du demandeur, lettres très colorées, à la tournure imagée, traduisant l'arabe en français. Quelques clients attendaient patiemment leur tour, adoptant une attitude respectueuse pour cet homme à la si grande culture. Tonton Jacob exerçait la fonction d'écrivain public. Nous l'adorions. Il était par certaines similitudes le pendant de tata Douany, c'est à dire toujours heureux de son sort, confiant dans sa destinée à Dieu qu'il louait avec ferveur, aimant profondément l'humanité entière, adorant sa femme qu'il traitait avec considération et une grande tendresse. Il était bon, généreux, en dépit de son budget restreint, équilibré psychologiquement, tolérant. Les deux beaux-frères s'entendaient à merveille, et s'appréciaient beaucoup. Physiquement, mon oncle Jacob était de taille moyenne, un mètre soixante-dix à un mètre soixante-quinze, assez corpulent, le crâne chauve, portant des lunettes de myope, qu'il essayait fréquemment. Il boitait d'une façon prononcée.

Michel, son fils et mon cousin, lui a rendu hommage par ces quelques vers, admiration et respect pour la mémoire de l'oncle Jacob... et le talent du poète :

Il allait, psalmodiant d'ardentes litanies,
Prônant sa foi en Dieu, respectant les ethnies,
Cultivant la bonté, l'honneur, la tolérance,
Contre les coups du sort, maintenant l'espérance.
Il rendait grâce à Dieu, chaque jour d'avantage,
De vivre et de survivre, en un vibrant hommage.
Candide et amène, humble et débonnaire,
Il suivait son chemin : modeste itinéraire
Tutoyant les sentiers fervents de la prière
Et de l'intégrité. Il a été mon Père.

Nous descendions de l'autocar, attendus avec une impatience joyeuse par tata Étoile, la petite sœur de maman. Elle était mince, les traits fins et sensibles, les cheveux bouclés mais courts et coiffés en arrière, très active, très bien organisée dans son existence, gérant un budget encore plus serré que le nôtre, et avec génie. Elle montrait une indulgence un peu maternelle à son merveilleux mari, et un amour débordant exclusif pour Michel son fils unique, qu'elle avait eu très tard, à quarante-deux ans, après un mariage tardif. Elle s'était dévouée à soigner sa mère malade durant de nombreuses années, avant de songer après sa mort à fonder une famille.



n prenait nos bagages en charge, et nous arrivions dans leur appartement coquet qu'ils occupaient tous les trois dans une aile de l'immense maison que leur louait leur voisin et propriétaire, le Maire de Zemmora. Un couloir fleuri de pots de géraniums je crois, séparait les deux demeures. Quelques marches, au bout de ce couloir à ciel ouvert, où nous nous asseyions pour prendre le frais en été en bavardant, donnaient accès à la cuisine, claire, spacieuse et bien ordonnée, avec son évier où coulait une fontaine. Un petit couloir séparait la salle à manger, les W.C. et les deux chambres. La famille Garson s'installait avec un plaisir évident, durant une huitaine de jours, partageant l'espace avec ses hôtes. En Algérie, cela était tout à fait normal : le sens de l'hospitalité, la convivialité, n'étaient pas de vains mots.

On accédait de la rue, en contre-bas, à la porte d'entrée de leur maison par quelques marches qui débouchaient sur une placette, plantée d'oliviers et de deux énormes eucalyptus centenaires, où je pouvais jouer librement avec mon petit cousin Michel. Un sentier, pierreux et poussiéreux, passait devant cette porte, et menait un peu plus loin, si mes souvenirs sont exacts, à la *smala*, le quartier indigène.

De l'autre côté de la rue, une porte cochère, toujours fermée, mystérieuse, derrière laquelle se trouvait, comme chez *tia* Rahel, les restes d'un appartement très ancien, démoli pour des raisons que j'ignore, donnant accès, par le côté cour, à l'appartement de la famille de l'oncle Jacob. Là aussi, je faisais provision de petits bouts de faïence, colorés en vert et bleu. Dans cette maison avait vécu sa vieille mère, sa sœur Julie, grande, maigre, sévère, le type parfait de la vieille fille, les cheveux gris noués en un chignon derrière la nuque, l'oncle Samuel, sa femme et son fils Lucien déjà jeune homme, et jusqu'en 1947, date de son mariage, sa fille Suzanne. Tous ces gens étaient chaleureux et nous accueillaient, lors de notre visite protocolaire, avec une très grande gentillesse.

Cette même rue, peu fréquentée, menait à la mosquée du village, et un peu plus loin, à un passage sous un viaduc qui nous faisait pénétrer dans la campagne zemmoréenne. C'était un *djebel*, planté de quelques arbustes maigres, de quelques broussailles, collines sinistres qui la nuit, se peuplaient de chacals affamés qui hurlaient à la lune. C'était notre lieu de promenades favori, parce que ce paysage un peu lunaire, dépouillé de toute végétation luxuriante, brûlé par le soleil, laissait vagabonder notre imagination fertile. De plus, au bout de quelques minutes d'une marche harassante en montée, coupée de toute civilisation, on pouvait faire une pose devant une carcasse de cheval abandonnée, et qui resta là durant toutes ces années-là où nous allions à Zemmora. On la vit se dessécher d'année en année, pour devenir un squelette parfait.

Mais le souvenir le plus précieux, le plus émouvant, que je garde de ces vacances est sans doute la qualité d'une voix splendide, celle du Muezzin qui, cinq fois par jour, montait au minaret de la mosquée pour appeler les fidèles à la prière. La tonalité était belle, portant loin, veloutée, nostalgique, d'une rare qualité mélodique, nous permettant de faire une pose, de laisser entrer en nous la paix, la sérénité. A cet instant, nous étions tous disciples de **Mahomet**, et ne pouvions qu'adorer **Allah**. Le soir, à la tombée du soleil couchant, qui teintait de rouge et d'orange le ciel perpétuellement bleu, nous nous tenions assis devant la maison. Le spectacle était d'une rare beauté. On entendait la prière pure et monotone s'élever. Le Muezzin apparaissait du haut du minaret, la tête coiffée du **tarbouch** de mousseline, silhouette à la fois fragile et majestueuse. Il chantait de nouveau le texte sacré aux deux angles du minaret visibles de notre porte, avant de disparaître. Alors, le chant s'élevait pour la dernière fois. Quelques instants plus tard, on voyait passer dans la rue les hommes vêtus de blanc, se rendant à la prière du soir.

par Madame Simone Garson-Téboul

Texte extrait de son livre de souvenirs : « J'en ai besoin »